

léon Potard ; puis il ajouta : Au fait ! un mystère de plus ou de moins, cela ne vaut pas la peine d'y penser.

Il avait l'air si malheureux, que la pauvre hôtesse, fort embarrassée de son rôle, paraissait se faire violence, et était sur le point de lui en dire plus qu'elle ne voulait ; mais il était trop amoureux, trop agité pour être bien clairvoyant. Il ne s'aperçut de rien, et commença mélancoliquement ses préparatifs de départ.

Au bout d'une demi-heure, il prit congé de l'hôtesse et sortit. Au moment où il mettait le pied sur la première marche de l'escalier :

— Ah ! mon Dieu ! Monsieur ! lui cria-t-elle en le rappelant ; j'oubliais... voilà deux lettres qu'on a laissées pour vous...

— Deux lettres ! donnez donc !

Il les lui arracha des mains et les ouvrit précipitamment.

L'une d'elles était écrite sur papier de cuisine, et la grosseur des caractères en rendait plus frappantes les excentricités orthographiques ; elle ne renfermait que les mots suivants :

“ Monsieur Napoléon Potard : il é prié de se trouver à Vil d'Avré le 10 juin 1835.”

— Le 10 juin ! se dit notre héros plus intrigué que jamais, c'est justement l'anniversaire de ma naissance ; ce jour-là j'aurai vingt-huit ans !

La seconde lettre était aussi mince, aussi élégante, aussi parfumée que la première l'était peu ; une main sans doute bien légère, et qui ne pourrait être qu'une main féminine, y avait tracé les pieds de mouche les plus jolis du monde ; mais le contenu en était à peu près le même, et le jeune homme y lut ce qui suit :

“ Monsieur Napoléon Potard est prié, par des amis inconnus, de se trouver à Ville-d'Avray le 10 juin 1835.”

Napoléon Potard relut ces deux billets, trente fois en une minute.

Il les commenta silencieusement, les compara, les retourna, les ferma, les rouvrit ; puis, renonçant probablement à y rien comprendre, il les mit dans sa poche et s'en alla ; cette fois on ne le rappela plus.

Lorsqu'il se retrouva sur la place, le ciel était pur, le soleil splendide, comme le jour de son duel ; mais tout semblait désert. La saison des Eaux finissait ; la foule qui avait peuplé Plombières s'était écoulée peu à peu : déjà les premières influences de l'automne entremêlaient de quelques teintes rembrunies la verdure des ormeaux et des tilleuls.

Napoléon Potard regarda autour de lui ; puis il se frappa tristement le front :

— Seul ! toujours seul au monde ! murmura-t-il, et il continua sa route.

III

INGRATITUDE

Vers la fin de l'hiver de l'année suivante, de cette fatale année 1830 où janvier eut des frimas si rudes et juillet de si fumestes soleils, madame de Trecanes donnait une soirée dans son délicieux hôtel, rue de Babylone. Depuis la mort de son mari elle avait cessé de faire danser ; mais ses concerts avaient une réputation européenne. Ses invitations étaient assez restreintes pour qu'on fût sûr de n'y rencontrer personne qu'il eût été fâcheux d'y voir, et assez recherchées pour que nul n'y manquât, de ceux qu'on aimait à y retrouver. Elle entendait si bien l'art difficile de maîtresse de maison, qu'en sortant de son salon tout le monde était content ; les artistes avaient été applaudis et même écoutés ; les gens d'esprit avaient eu des mots fins : les jolies femmes avaient été si bien placées, que leurs attentifs s'étaient approchés d'elles sans déranger